Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

56 | 2007

Linguistique des genres

Forme architectonique et formes compositionnelles : la question du *žanr* dans les écrits de M. Bakhtine, P. Medvedev et V. Volochinov

Bénédicte Vauthier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/358>

DOI : 10.4000/linx.358

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 55-72

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Bénédicte Vauthier, « Forme architectonique et formes compositionnelles : la question du *žanr* dans les écrits de M. Bakhtine, P. Medvedev et V. Volochinov », *Linx* [En ligne], 56 | 2007, mis en ligne le 18 février 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/358> ; DOI : 10.4000/linx.358

Forme architectonique et formes compositionnelles : la question du *žanr* dans les écrits de M. Bakhtine, P. Medvedev et V. Volochinov

Bénédicte Vauthier

Université François Rabelais –Tours / CIREMIA

À Marlène Coulomb, pour sa confiance

Préambule

La question du genre (*žanr*) telle que l'aborde Mikhaïl Bakhtine dans son article tardif « Le problème des genres du discours », la place *active* et *responsive* qu'y occupe l'interlocuteur dans sa définition qui englobe aussi bien les genres du discours dits « *premiers* (simples) » ou « du quotidien » que les genres dits « *seconds* (complexes) » ne sont pas des hapax au regard d'un corpus plus large formé non des seuls écrits bakhtiniens mais aussi des travaux de Pavel Medvedev et Valentin Volochinov, membres du Cercle dit « de Bakhtine ». Ce n'est certes pas le lieu de revenir ici sur le difficile – et probablement insoluble – problème de la paternité de ces écrits. Le va-et-vient que nous allons opérer ici entre ces textes se justifie sur la base de la parenté conceptuelle forte qui les unit, c'est-à-dire sur la base de la reconnaissance de l'existence du Cercle.

Une lecture attentive des textes écrits au cours de la décennie 1924-1934 révèle qu'une réflexion sur l'opposition entre « langue poétique » et « langage quotidien » et

une interrogation sur le « genre » (*žanr*) se trouvent bien au cœur des travaux du Cercle, dont les membres ont tour à tour déclaré vouloir élaborer une « esthétique de l'art littéraire » (Bakhtine, 1924), une « poétique (sociologique) des genres » (Medvedev, 1928), une « philosophie du langage » (Volochnikov, 1929), une « stylistique des genres » (Bakhtine, 1934) ou encore une « métalinguistique » (Bakhtine, 1963).

C'est donc à la filiation de ces concepts migrants et polymorphes, que nous allons nous attacher ici en accordant une attention toute particulière au texte capital de Pavel Medvedev (1891-1938), *La méthode formelle dans la science de la littérature. Introduction à une poétique sociologique...* chaînon manquant de la question du *žanr*.

Après être remonté aux origines de la question du *žanr*, nous rappellerons brièvement quel était le premier objet d'étude de Bakhtine et du Cercle, moyennant un détour par la réception française de leurs écrits. Nous dégagerons ensuite la polysémie du concept *žanr* en russe et montrerons que les formalistes russes et le groupe de Bakhtine ont privilégié l'une ou l'autre acception. Ce n'est que dans un troisième temps que nous en viendrons au texte de Bakhtine « Le problème des genres du discours » pour nous centrer sur les trois caractéristiques structurelles de l'énoncé (la question des frontières et de l'achèvement, d'une part, le rapport de l'énoncé aux sujets de la communication, d'autre part). Dans la conclusion, nous reviendrons sur la notion d'achèvement thématique, trait distinctif de l'esthétique, abordé tant par Medvedev, que par le jeune Bakhtine.

À la recherche des origines de la question du *žanr*

C'est dans le chapitre consacré à « La langue poétique comme objet de la poétique », que Medvedev aborde les notions de « langue poétique » et « langage pratique quotidien » telles que ses contemporains, les formalistes russes, les ont comprises. Et c'est au seuil du sous-chapitre du même livre consacré au « Problème du genre », que l'on put lire pour la première fois : « Et pourtant, une poétique doit justement prendre le genre [*žanr*] comme point de départ » (Medvedev [1928] 2008, p. 273).

Loin d'être un commencement absolu, cette conception du genre prend sa source dans l'article du jeune Bakhtine « Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire » (ca. 1924). Elle gagne ensuite l'ouvrage de Volochnikov, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique* (1929) pour rejoindre les travaux de Bakhtine, « Du discours romanesque » (1934) et « Le problème des genres du discours » (1952-1953). La reconnaissance de cette problématique transversale est une bonne occasion pour revoir la présentation dichotomique des écrits de Bakhtine et du Cercle que l'on doit à Todorov : les premiers étant qualifiés de « phénoménologiques », alors que les seconds auraient été écrits au nom d'un « marxisme agressif » (Todorov, 1981, p. 24).

Dans la critique francophone¹, cette image d'un Bakhtine idéaliste, résolument éloigné du « marxisme » de ses amis, a aussi été forgée moyennant l'élimination d'un certain nombre de réserves émises par l'auteur notamment à l'endroit de la linguistique « idéaliste » ou « bourgeoise ». C'est ce que révèle une comparaison des traductions française et allemande du second volet de notre texte². À cinq reprises, Bakhtine présente son projet comme une alternative à la linguistique idéaliste, étiquette sous laquelle il rassemble Humboldt, l'école de Vossler et des « cours de linguistique générale » même « aussi sérieux que ceux de Saussure », c'est-à-dire les deux orientations philosophico-linguistiques autour desquelles Volochinov structure son projet de philosophie du langage (Volochinov [1929], 1977, p. 71-95).

- « <...> La linguistique [idéaliste] du XIX^e siècle » (p. 273) *versus* « Die idealistische Linguistik des 19. Jahrhunderts » (p. 454).
- « [Sur la base de la linguistique idéaliste], on a avancé, et on continue d'avancer, d'autres variantes des fonctions du langage » (p. 273) *versus* « Auf der Grundlage der idealistischen Linguistik... » (p. 454).
- « En linguistique [bourgeoise], jusqu'à nos jours des [fictions] telles que l'«auditeur» et le «récepteur» (les partenaires du «locuteur») ont droit de cité. Semblables [fictions] offrent une image... » (p. 274) *versus* « In der bürgerlichen Linguistik existieren bis heute *Fiktionen* wie der 'Hörer', der 'Verstehende' [...], der 'einheitliche Redestrom'. Diese Fiktionen vermitteln... » (p. 455).
- « Or, c'est ce qui se passe en linguistique [bourgeoise] dans la mesure où de tels schémas abstraits » (p. 276) *versus* « Letzeres eben aber geschieht in der bürgerlichen Linguistik » (p. 456).
- « Le rôle actif de *l'autre* dans le processus de l'échange verbal s'en trouve minimisé à l'extrême [et cela correspond à l'esprit de la linguistique idéaliste] » (p. 276) *versus* « Die aktive Rolle des *anderen* im Prozess der sprachlichen Kommunikation wird auf diese Weise bis an die Grenze des Zulässigen abgeschwächt und das entspricht dem Geist der idealistischen Linguistik » (p. 456).

¹ Comme on le sait, la réception de Bakhtine en France se fait d'abord et avant tout grâce au travail d'exégèse (et parfois de traduction) des exilés bulgares et russe : Julia Kristeva, Roman Jakobson et Tzvetan Todorov. Si c'est à Kristeva que revient le mérite d'avoir, la première, fait connaître la pensée de Bakhtine en France (intervention dans le cercle de Roland Barthes en 1966, article dans *Critique* en 1967, préface du *Dostoïevski* en 1970, etc.), c'est la monographie de Todorov sur *Mikhaïl Bakhtine* qui va « élargir le lectorat français et francophone de M. Bakhtine » au point de devenir très vite « le passage utile et obligé à qui veut préparer et explorer le continent bakhtinien » (Peytard, 1995, p. 17). Pour une présentation globale de la réception de Bakhtine en France, nous renvoyons aux articles de Clive Thomson (1998) et Karine Zbinden (2003), ainsi qu'à notre introduction à Medvedev (2008, p. 7-70).

² Pour une comparaison des choix opérés par les traducteurs, notamment pour traduire le concept central « *reč* », nous renvoyons à l'article de P. Sériot, repris dans le même volume (p. 227-254), qui apporte également des informations complémentaires sur l'histoire du texte.

La « censure » exercée ici par la traductrice de Bakhtine en français – à moins qu'il ne s'agisse d'une première version du texte déjà censurée³ – vient malheureusement redoubler celle déjà opérée par les légataires du Russe qui ont pris la décision de couper les mentions directes ou les longues citations issues de l'article de Staline « Le marxisme et les questions de la science du langage » (1950), l'un des intertextes de cette contribution, en les remplaçant par les signes suivants : <...>, invisibles, eux aussi, dans les traductions française⁴ et espagnole. Katerina Meng, traductrice du texte en allemand, rappelle, certes, que les éditeurs se sont prévalu pour ce faire d'une lettre de Bakhtine dans laquelle celui-ci invitait Kojinov à expurger le texte de ces « mauvais ajouts » insérés en 1950 sur la base du rapport de la Commission chargée de l'examen de sa thèse sur Rabelais. Bakhtine aurait écrit qu'il ne s'agissait que de « répugnantes vulgarisations dans l'esprit de l'époque », de « traces du culte de la personnalité » (Meng, 2004, p. 443-444). Dont acte. Il n'empêche que « l'énoncé, unité de l'échange verbal » tel que le définit Bakhtine dans les premiers paragraphes du « Problème des genres du discours » n'est guère différent de celui de l'un des premiers chapitres de *La méthode formelle dans la science de la littérature* dont l'objectif déclaré est d'asseoir les bases d'une poétique sociologique. Et dans les deux cas, il est rappelé que la linguistique idéaliste sous-évalue la fonction communicative du langage et méconnaît le rôle actif joué par l'auditeur, ce qui entraîne une déformation et une simplification du processus d'interaction verbale.

Un retour à *Pour une philosophie de l'acte* – « pierre de Rosette de tout ce que Bakhtine entreprendra par la suite » (Clark & Holquist, 1984, p. 123) – permet de comprendre la teneur de ces reproches. Ancrée dans une conscience gnoséologique, la philosophie idéaliste se caractérise par son théorétisme, ce qui l'oppose à une philosophie dite « participante » et à la conscience historico-sociale, émotive-volitive, ou encore axiologique que revendique Bakhtine. De plus, cette orientation outrepassa ses droits en généralisant indûment des conclusions tirées pour un objet correctement isolé, comme le révèle cette citation extraite de *Pour une philosophie de l'acte*.

Dans la mesure où le monde théorique abstrait auto-légitime, étranger par principe à l'historicité vivante singulière, reste dans ses frontières, son autonomie est justifiée et inviolable. [...] Mais le monde comme objet de connaissance théorique tend à se faire passer pour le monde dans son tout, non seulement pour l'être *im* abstrait, mais aussi pour l'être concrètement unique dans son tout possible [...] (Bakhtine [1924], 2003, p. 24-25).

³ La traductrice espagnole qui déclare également traduire le texte depuis l'original *Éstetika slovesnogo tvorčestva* (1979) n'inclut pas non plus ces syntagmes. Elle traduit, par contre, correctement le syntagme « Fictions ». Cette hypothèse se trouve corroborée, semble-t-il, par les observations de Sériot (2008) sur l'histoire du texte.

⁴ Ces coupes se situent respectivement au début des deux volets du travail, soit pages 265 et 273, ainsi qu'à la fin du second volet, page 308. Dans le second volet, on a également procédé à deux autres coupures : la première se situe page 298, à la fin du premier paragraphe, après « toutes les instances du jugement de valeur » ; la seconde, à la page 302, dernier paragraphe, avant « Les autres, ceux pour qui ma pensée devient, pour la première fois, une pensée réelle ».

De tels abus expliquent, bien entendu, que Bakhtine s'oppose à ces disciplines (en ce inclus la linguistique) qui franchissent les frontières de leur domaine et prétendent passer pour le tout. Et c'est à cela que Bakhtine, dans les années cinquante, et Medvedev, en 1928, font allusion dans leur définition de l'énoncé, unité de la communication réelle.

L'auditeur doté d'une compréhension passive, tel qu'il est représenté en qualité de partenaire du locuteur dans les figures schématiques de la linguistique générale, ne correspond pas au protagoniste réel de l'échange verbal. Ce qui est représenté, c'est l'élément abstrait du fait réel qu'est la compréhension responsive active dans son tout, génératrice d'une réponse (une réponse que le locuteur escompte). Ce type d'abstraction scientifique se justifie à la condition expresse d'être conçue comme une abstraction et de ne pas se donner pour un phénomène même réel et concret, au risque de tomber dans la fiction (Bakhtine, [1952-1953], 1984, p. 275-276).

Les formes et les types de la communication idéologique n'ont pratiquement pas été étudiés jusqu'à aujourd'hui. Se fait ici sentir le rôle néfaste de ces habitudes de pensée erronées acquises sur fond d'idéalisme, avec leur tendance opiniâtre à se représenter la vie idéologique comme une conscience isolée s'opposant au sens.

Pourtant, il ne serait pas moins dommageable de se représenter la communication idéologique sous une forme schématique, comme un ensemble d'individus rassemblés en un même endroit, par exemple dans une salle de concert ou à une exposition artistique. Ce genre de communication directe n'est que l'un des modes de la communication idéologique et à notre époque, de plus, ce n'est peut-être pas l'un des plus importants. Les formes de communication directe ne sont constitutives que de certains genres artistiques. (Medvedev [1928], 2008, p. 99.).

Extrait du sous-chapitre consacré au « problèmes des formes et des types de communication idéologique », ce fragment, qui met l'accent sur le rôle joué par le récepteur dans la constitution du genre, renvoie au second problème fondamental auquel doit faire face la « science marxiste des idéologies », le premier étant celui de « la matérialisation et de la présence objective totale de toute la création idéologique » (Medvedev [1928], 2008, p. 91).

Si le premier paragraphe de la citation de Medvedev semble préfigurer la position de Bakhtine des années cinquante, le second rejoint « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie », texte de Volochinov publié en 1926. Car Medvedev conclut son examen en observant que, dans la science de l'art d'Europe occidentale, seul l'ouvrage de Paul Becker sur l'histoire de la symphonie tient compte des formes de la communication sociale pour définir les structures de l'œuvre. Mais en note, il ne renvoie pas au seul travail de Becker. Il mentionne également celui de Volochinov dont le sous-titre : « Contribution à une poétique sociologique » témoigne de la communauté d'intention des deux auteurs.

Dans cet article, Volochinov montre que l'opposition entre discours « dans la vie » ou « de la vie quotidienne » et discours poétique ne vise qu'à mieux comprendre « la forme de l'énoncé poétique comme forme d'une communication esthétique particulière qui se réalise dans le matériau verbal » (Volochinov [1926], 1981, p. 188).

Ce faisant, il anticipe l'opposition entre les genres premiers et seconds sur laquelle Bakhtine revient dans les années 1950, non sans s'y être arrêté dès 1934 lorsqu'il évoque les « genres intercalaires »⁵ et le rôle que ceux-ci jouent au sein des romans de la première et de la seconde lignes stylistiques (Bakhtine [1934], 1978, p. 140 ss). D'autres éléments de l'article, par contre, font signe eux aussi vers les travaux de 1924 du jeune Bakhtine.

Comme on le voit, la régression apparemment *ad infinitum* à laquelle nous pousse la filiation de concepts migrants a pour terminus *ad quem* les trois textes de Bakhtine datés du milieu des années vingt : « Le problème du contenu... », « L'auteur et le héros dans le processus esthétique », *Pour une philosophie de l'acte*, textes inachevés et publiés dans le désordre le plus complet, mais dont il faudrait idéalement pouvoir repartir afin d'établir une généalogie ou chronologie fiable des idées du Cercle (Vauthier, 2004b). On verrait mieux ainsi que l'objet premier de Bakhtine et des autres membres du Cercle a toujours été l'énoncé poétique compris comme forme d'une communication esthétique particulière qui se réalise dans le matériau verbal ; un objet que Bakhtine définit en 1924 comme « objet esthétique ». « *Comprendre l'objet esthétique dans sa singularité et sa structure purement artistiques* (structure que désormais nous qualifierons *d'architectonique de l'objet esthétique*), telle est la tâche première de l'analyse esthétique. » (Bakhtine [1924], 1978, p. 33, italique de l'auteur).

Pour saisir ce qu'impliquait cette compréhension et ce à quoi renvoyait la structure *architectonique* de l'objet esthétique, il est temps de lever un coin de voile sur l'ambiguïté que véhicule le *žanr* en russe.

Le *žanr* : polysémie ou ambiguïté ?

Comme la plupart des textes de Bakhtine, « Le problème des genres du discours » cache sous l'apparence trompeuse de la simplicité une articulation complexe et de nombreuses obscurités herméneutiques dues notamment aux choix terminologiques. En ce qui concerne ceux-ci, nous retiendra ici celui – crucial – suscité par le « genre » (*žanr*), vocable dont nous souhaiterions souligner l'ambiguïté ou la polysémie en

⁵ Dans « Le problème des genres du discours », Bakhtine regroupe sous l'étiquette « genres seconds du discours » le roman, le théâtre, le discours scientifique, le discours idéologique, etc. Il considère ceux-ci comme typiques « d'un échange culturel (principalement écrit) [...] plus complexe et relativement plus évolué ». Pour ce faire, ils « absorbent et transmutent les genres premiers (simples) [...] constitués dans les circonstances d'un échange verbal spontané. Les genres premiers, en devenant composantes des genres seconds, s'y transforment et se dotent d'une caractéristique particulière : ils perdent leur rapport immédiat au réel existant et au réel des énoncés d'autrui ». Et à titre d'exemple, il cite l'insertion d'une réplique du dialogue quotidien ou la lettre dans un roman (Bakhtine [1952-1953], 1984, p. 267), ce qui rejoint directement la définition des « genres intercalaires » donnée en 1934, lors de l'analyse des formes d'introduction du plurilinguisme dans le roman. « Le roman permet d'introduire dans son entité toutes espèces de genres, tant littéraires (nouvelles, poésies, poèmes, saynètes) qu'extra-littéraires (études de mœurs, textes rhétoriques, scientifiques, religieux, etc.). [...] Bien plus, il existe un groupe de genres spéciaux qui jouent un rôle constructif très important dans les romans [...]. Tels sont la confession, le journal intime, le récit de voyage, la biographie, la lettre, etc. » (Bakhtine, [1934], 1978, p. 141).

rappelant ce que Jurij Striedter écrivit à ce propos dans l'introduction à son anthologie de textes du formalisme russe traduits en allemand.

Le russe *žanr* signifie chez les Formalistes tout comme en russe en général aussi bien *Genre* [fr., « genre »] que *Gattung* [fr., « modalité d'énonciation »]. Pour sauvegarder cet ensemble et mettre l'accent sur le fait que les Formalistes désignent essentiellement avec le mot « *žanr* » non pas les *Gattungen* [« modalités d'énonciation »] épiques, dramatiques, lyriques, mais les *Gattungsformen* [« formes du genre »] telles que le roman, la nouvelle, la ballade, l'ode, ou le *Genre* [fr., « genre »] dans ses différentes significations », nous avons utilisé tant dans notre introduction que dans nos traductions le terme *Genre* (Striedter, 1994⁵, p. X, n.3).

À la différence de l'allemand, le français ne dispose pas de deux termes qui puissent fonctionner en alternance pour distinguer le *Genre* (ou *Gattungsformen*) du *Gattung*. Dès lors, on ne peut rendre ces nuances en français qu'en recourant aux solutions proposées par Gérard Genette dans son travail canonique « Genres, “types”, modes », déjà intégrées entre crochets dans notre traduction de Striedter. Dans cet article qui a fait époque, Genette cherchait à démêler la confusion qui règne entre la notion de genre entendue comme « modalité d'énonciation (récit, drame, forme mixte) » et celle de genre comprise comme « définitions génériques » (Genette, 1977, p. 390-391, n. 10).

Aussi précises et différentes soient-elles, ces deux acceptions du *žanr* ne sont guère rendues en termes genettiens par les traducteurs francophones qui ont affaire au russe *žanr*. Et tous les traducteurs de langue allemande n'y font pas non plus nécessairement appel. On observera néanmoins que la traductrice allemande du texte qui nous retient pour l'instant a systématiquement traduit l'expression russe « *rečevoj žanr* » par « *sprachliche Gattung* » et celle de « *žanr* » par « *Gattung* ». Par contre, dans les quelques rares cas où il était clair qu'il s'agissait de « Genre » et non de « Gattung », Meng a opté pour la traduction concurrente « *Gattungsformen* ». Assumant le risque d'un malentendu, nous avons, pour notre part, systématiquement traduit *žanr* par « genre » dans les sous-chapitres de *La méthode formelle...* centrés sur cette question (p. 273-291), alors même qu'une lecture au ras du texte révèle que Medvedev ne confond pas les deux dimensions – pas plus que Bakhtine ne l'avait fait – et parle bien plus de modalités d'énonciation que de genre. Et c'est même le point sur lequel il s'oppose de manière frontale aux formalistes russes, interlocuteurs auxquels répondait le précepte générique : « Et pourtant, une poétique doit justement prendre le genre comme point de départ », étant entendu que ce dernier peut être défini maintenant comme « la forme typique de l'énoncé dans son ensemble » (Medvedev [1928], 2008, p. 273).

C'est en dernier que les formalistes ont abordé le problème du genre littéraire. Et ce retard découlait directement et inévitablement du fait que c'est la langue poétique et non la construction de l'œuvre qui constituait leur objectif au départ

Ils n'ont abordé le problème du genre qu'à partir du moment où les éléments fondamentaux de la construction, qui n'incluaient pas le genre, furent analysés et fixés, où toute la poétique fut, à proprement parler, déjà élaborée.

Habituellement, les formalistes définissent le genre comme une configuration stable et spécifique de procédés avec une dominante déterminée. Du fait que les procédés essentiels avaient déjà été définis en dehors de la catégorie du genre, celui-ci s'est vu constitué mécaniquement de procédés. Les formalistes n'ont donc absolument pas compris la signification réelle du genre (Medvedev [1928], 2008, p. 273).

Cette citation n'illustre pas seulement que le *žanr* est le problème par excellence de la poétique (sociologique). Elle confirme qu'il a deux acceptions : celle des formalistes russes qui, conformément à ce que disait Striedter, le comprennent comme « configuration stable et spécifique de procédés », définition qui n'est autre que celle des « genres » au sens littéraire ; celle de Medvedev qui, se revendiquant des travaux effectués par les formalistes occidentaux, c'est-à-dire les historiens de l'art des pays germaniques, définit le genre comme problème d'ensemble, renvoyant à « l'unité constructive de l'œuvre ». C'est par rapport à cette unité que doit être comprise la signification qu'assume chaque élément isolé pour la construction.

Si cette distinction est pour la première fois aussi clairement formulée chez Medvedev, elle ne s'en origine pas moins plus haut, dans « Le problème du contenu... » de Bakhtine. C'est lui qui le premier distingue le genre comme *forme architectonique* et le genre comme *forme compositionnelle* et s'oppose aux formalistes russes qui non seulement ne font pas la distinction, mais passent aussi indûment d'un niveau à l'autre.

Dans les ouvrages d'esthétique matérielle, il se produit une constante et inévitable confusion entre les formes architectoniques et compositionnelles ; au surplus, les premières ne sont jamais éclairées ou nettement définies, et ne sont pas appréciées à leur juste valeur. [...]

La forme de tout ce qui se suffit à soi-même, inhérente à tout ce qui est esthétiquement parachevé, est une forme purement architectonique ; en aucun cas, elle ne peut être transférée sur l'œuvre comme matériau organisé, se présentant comme une totalité téléologique compositionnelle, dont tous les éléments et tout l'ensemble sont dirigés vers un but, réalisent quelque chose. [...] Le roman est une forme proprement compositionnelle de l'organisation des masses verbales. C'est par elle que se réalise dans un objet esthétique, la forme architectonique du « couronnement » littéraire d'un événement historique ou social, une variante de la forme du couronnement épique (Bakhtine [1924], 1978, p. 34-35, italique de l'auteur).

Nous reviendrons dans la conclusion sur l'idée d'« achèvement » que Bakhtine évoque ici moyennant l'idée de « forme d'un tout qui se suffit à soi-même » et de quelque chose « d'esthétiquement parachevé ». Pour l'instant, notons que l'adjectif *architectonique* de Bakhtine prend sa source dans l'œuvre de l'historien de l'art Adolf von Hildebrand où il est synonyme d'« unité constructive de l'œuvre », comme le révèle le texte de Medvedev qui lève ainsi le malentendu qui a longtemps pesé sur le *formalisme* du Cercle. Medvedev insiste également sur le fait que les formalistes occidentaux n'ont pas seulement défendu la primauté de la fonction constructive ; ils ont aussi étudié les « fonctions constructives de chacun de ses éléments » (Medvedev [1928], 2008, p. 149) au sein de cette même structure et ce, sans jamais faire fi du contenu ou de la

signification idéologique qui structurent eux aussi la forme, point capital dans l'affrontement avec les formalistes russes.

Or, tel est aussi le sens de la nouvelle définition de l'*objet esthétique* que l'on doit à Bakhtine

Il importe de comprendre l'objet esthétique de manière synthétique, dans sa totalité, de comprendre la forme et le contenu dans leur interrelation essentielle et nécessaire, de comprendre la forme comme forme du contenu, et le contenu comme contenu de la forme, enfin de comprendre la spécificité et la loi de ces relations mutuelles (Bakhtine [1924], 1978, p. 81).

Ayant mis en lumière la polysémie du *жанр*, nous pouvons en venir à l'article de 1952-1953, dont nous souhaiterions dégager l'articulation, avant de voir comment celle-ci recoupe, nuance, complète la problématique posée par Medvedev en 1928 et esquissée par Bakhtine dès 1924.

« Le problème des genres du discours »

« Le problème des genres du discours », texte d'archives non revu par l'auteur et qui se circonscrirait aux années 1952-1953 (1953-1954, selon Meng ou Lähteenmäki) comprend deux parties très inégales. Intitulée « Problématique et définition », la première ne compte que huit pages alors que la seconde, « L'énoncé, unité de l'échange verbal », en compte trente-six. Si la notion de « genre du discours » semble nouvelle, il n'en va pas de même de celle d'« énoncé » (*высказывание*), vu qu'on en trouve de multiples occurrences dans les écrits des membres du Cercle depuis le milieu des années vingt.

De la première partie, nous ne retiendrons que la définition de l'énoncé conçu comme un tout, unique et concret, qui reflète les conditions spécifiques et les finalités des différents domaines de l'activité humaine au travers de trois éléments, à savoir, sa construction compositionnelle, son contenu thématique et son style de langue. Ces trois moments sont au service de l'unité constructive de l'énoncé et c'est en son sein qu'ils possèdent une signification purement constructive. L'ébauche de réflexion sur la grammaire et le style, qui occupe la seconde moitié de ces huit premières pages, peut être mise en regard d'une citation du « Problème du contenu... » dans laquelle Bakhtine soulignait déjà que « l'énoncé correct du *problème du style*, l'un des problèmes majeurs de l'esthétique, n'est pas possible sans une distinction stricte entre les formes architectoniques et compositionnelles » (Bakhtine [1924], 1978, p. 37).

La seconde partie de l'article va beaucoup plus loin car elle ne se contente plus de définir et de cerner la nature de l'énoncé. Elle le réinsère dans l'*unité réelle de l'échange verbal*, unité systématiquement méconnue par la linguistique idéaliste dont les principes tombent sous le coup du théorétisme sanctionné par Bakhtine. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut comprendre une déclaration comme : « On ne saurait dire de ces schémas qu'ils sont erronés et qu'ils ne correspondent pas à certains *aspects* réels, mais lorsque ces schémas veulent figurer le *tout* réel de l'échange verbal, ils relèvent de la science-fiction » (Bakhtine [1952-1953], 1984, p. 274).

Trois sont les particularités constitutives de cette unité nouvelle qui ne conçoit plus le « partenaire du locuteur » comme « un allocutaire qui se borne à [le] comprendre passivement » (p. 273-274) et fait de « chaque énoncé un maillon de la chaîne fort complexe d'autres énoncés » (p. 275). Il s'agit des frontières ou de l'alternance des sujets parlants, de l'achèvement et, finalement, du rapport de l'énoncé au locuteur lui-même et aux autres. C'est sur ces caractéristiques structurelles communes à tous les énoncés « quel qu'en soit le volume, le contenu, la composition » (p. 277) que nous allons nous arrêter maintenant, mais non sans faire observer que chaque point est suivi d'un excursus dans lequel Bakhtine oppose l'énoncé, unité de l'échange verbal, à la proposition, unité de la langue. Ce qui est l'occasion de souligner que le Cercle ne remet nullement en question le travail effectué par les linguistes sur la langue. Ceux-ci obtiennent légitimement leur « objet scientifique » par le biais de l'abstraction, qui n'est qu'une « délimitation, un refus conventionnel de la plénitude de l'objet au bénéfice d'un élément défini, distingué et caractérisé positivement » (Medvedev [1928], 2008, p. 218). Cette abstraction scientifique ne doit pas être confondue avec la négation dogmatique des formalistes qui rejettent purement et simplement le sens. Car « on ne peut se détourner de l'énoncé, de ses formes dans une organisation concrète sans perdre du coup les traits de la poéticité » (Medvedev [1928], 2008, p. 207-208).

Les caractéristiques structurelles de l'énoncé

Les frontières ou l'alternance extérieure des sujets parlants

Cette première caractéristique essentielle de l'énoncé est celle qui est la plus intimement liée au schéma de la communication revu et corrigé par Bakhtine car d'entrée de jeu elle présuppose que l'on dépasse la « conscience isolée par rapport au sens » de tout idéalisme pour intégrer l'« autre », base d'une philosophie participante. L'énoncé y est présenté comme unité réelle et concrète (objet singulier et non répétable, donc) de la communication et ses frontières sont déterminées *extérieurement* par l'alternance des partenaires de la communication. (En écho à *Pour une philosophie de l'acte*, Medvedev comparera la réalité de l'énoncé à celle d'un « événement historique ».) Cette alternance est possible parce que les énoncés ont un commencement et une fin absolus, c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles de recevoir une réponse, ils impliquent une « attitude responsive » (p. 280).

Le rapport qui existe entre les genres du discours premiers et seconds transparait dans la comparaison que Bakhtine établit entre le dialogue réel, « forme la plus simple et la plus classique de l'échange verbal » (p. 281) et les « œuvres de construction complexe et les œuvres spécialisées appartenant à des genres variés dans les sciences et dans les arts » (p. 281). Tous deux sont « identiquement délimités par l'alternance des sujets parlants » mais les seconds s'assortissent en outre d'une frontière *intérieure* « du fait que le sujet parlant – l'auteur d'une œuvre – manifeste son individualité, sa vision du monde, dans chacun des éléments stylistiques du dessein qui présidait à son œuvre » (p. 281-282). À la faveur de ce « sceau » l'œuvre se sépare des autres œuvres auxquelles elle est reliée.

En réalité, cette particularité, propre aux genres seconds, complexes, le plus souvent écrits, et dont la réponse est d'habitude différée dans le temps, mène insensiblement vers la deuxième caractéristique essentielle des énoncés, à savoir l'achèvement, défini d'abord comme « alternance des sujets parlants vue de l'intérieur » (p. 282).

L'achèvement ou l'alternance des sujets parlants vue de l'intérieur

Trois critères : 1) l'exhaustivité de l'objet du sens, 2) le dessein du locuteur, et 3) les formes types de structuration du genre de l'achèvement, entrent dans la définition de ces frontières intérieures de l'énoncé *achevé* qui renvoient à l'idée que « le locuteur a dit (ou écrit) *tout* ce qu'il voulait dire à un moment précis et dans des conditions précises » (p. 282). Cette idée est cardinale, d'une part, parce que l'idée de « vouloir dire » peut être reliée au *žanr* entendu comme modalité d'énonciation, c'est-à-dire à la forme architectonique ou *intention* – le mot est lâché – qui résonne dans le « dessein qui présidait à l'œuvre » ou dans « la variété des visées intentionnelles de celui qui parle ou écrit ». D'autre part, ce sont ces trois nouveaux facteurs qui vont donner à Bakhtine l'occasion de revenir sur la différence entre *intelligibilité* et *totalité*. La première étant une propriété de la proposition, qui renvoie à la *signification* linguistique de celle-ci alors que la *totalité* est une propriété de l'énoncé qui permet que l'on adopte une *attitude responsive active* face à lui (p. 283 et 289).

De l'exhaustivité, on retiendra qu'elle varie considérablement d'une sphère d'activité à l'autre. Si elle est absolue dans les genres premiers, de la vie quotidienne, souvent standardisés, elle est relative dans les genres seconds, c'est-à-dire créatifs. Cette relativité dépend toutefois déjà du deuxième facteur, à savoir du dessein défini par l'auteur qui, à son tour, conditionne le choix du troisième facteur, celui du genre.

Dans tout énoncé [...] nous saisissons, nous comprenons, nous sentons le *dessein discursif* ou le *vouloir dire* du locuteur, qui détermine le tout de l'énoncé – son ampleur, ses frontières. [...] Ce dessein détermine le choix, en tant que tel, de l'objet, avec ses frontières (dans les circonstances précises de l'échange verbal et nécessairement en rapport avec les énoncés antérieurs) et l'exhaustivité de l'objet du sens qui lui est propre. Ce dessein va déterminer aussi, bien entendu, le choix de la forme du genre, dans lequel l'énoncé sera structuré (mais il s'agit là du troisième facteur [...]). Ce dessein – l'élément *subjectif* de l'énoncé – entre en combinaison avec l'objet du sens – *objectif* – pour former une unité indissoluble, qu'il limite, qu'il rattache à la situation concrète (unique) de l'échange verbal, marquée par les circonstances individuelles, les partenaires individualisés et leurs interventions antérieures – leurs énoncés. [...]

Nous passons au troisième facteur, celui qui nous importe le plus, à savoir : les formes stables du *genre de l'énoncé*. Le vouloir dire du locuteur se réalise avant tout dans le *choix d'un genre du discours* (p. 283-284).

Cette citation présente de manière lapidaire tous les problèmes traités jusqu'à présent sans occulter l'ambivalence de la position défendue par Bakhtine.

Dans un monde scientifique qui a fait sienne la déclaration provocante de la « mort de l'auteur » et a proscrit de son vocabulaire le concept d'intentionnalité, on peut être surpris de voir Bakhtine inscrire le dessein discursif, le vouloir dire du locuteur parmi les caractéristiques essentielles de tout énoncé. Or il importe de souligner que cette notion rejoint directement celle du *žanr* qui est inscrite à l'origine du travail des membres du Cercle, notamment lors de leur affrontement aux formalistes russes. Partis d'une conception résolument non sociale du langage et refusant que le contenu thématique puisse avoir une influence sur la forme, ceux-ci ont compris le *žanr* exclusivement au sens compositionnel et fait de lui la somme des éléments constructifs. Selon Medvedev, les formalistes russes disjoignent ainsi le genre des deux pôles réels entre lesquels il se situe ou se définit, c'est-à-dire qu'ils le coupent de « sa double orientation dans la réalité ». « Ils disjoignent l'œuvre aussi bien de la réalité de la communication sociale que de la saisie thématique de la réalité. Le genre apparaît ainsi comme une combinaison fortuite de procédés. » (Medvedev, [1928], 2008, p. 282).

Pour les membres du Cercle, le *žanr* renvoie d'abord au vouloir dire du locuteur. Si celui-ci est libre de choisir un *genre* pour s'exprimer, son choix n'en sera pas moins limité, déterminé par « la sphère donnée de l'échange verbal, les besoins d'une thématique (de l'objet du sens), l'ensemble constitué des partenaires, etc. » (p. 284). Et si la sphère de l'échange verbal conditionne le locuteur dans ses choix, elle permet également à l'interlocuteur de saisir « avec aisance et promptitude le *dessein discursif* d'un locuteur » quand il le connaît. Ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'il saisisse alors une pensée intérieure et purement subjective, la psychologie du locuteur, mais bien cela seul qui est de l'ordre du « nous ».

Les émotions *individuelles* – écrivait Volochinov en 1926 – ne peuvent être que les *harmoniques* qui accompagnent la *tonalité principale* de l'évaluation *sociale* : le « je » ne peut se réaliser dans le discours qu'en s'appuyant sur le « nous ».

Ainsi tout énoncé quotidien est un enthymème objectif et social. Il est comme un « mot de passe » connu seulement de ceux qui appartiennent au même horizon social. (Volochinov [1926], 1981, p. 192).

Se profile ainsi le difficile équilibre à atteindre entre les « mots des autres » et les « mots à soi ». Tous les genres du discours n'offrant pas la même liberté aux locuteurs. Bien évidemment, ce sont les genres seconds, surtout littéraires, qui se prêtent le plus facilement à un « usage créatif libre », mais sans arriver à se confondre avec « la recreation d'un genre ». Et si une plus grande maîtrise des genres (au sens de formes compositionnelles) est garante d'une meilleure réalisation du « dessein discursif que nous avons librement conçu », le genre est et reste prescriptif même si les genres du discours le sont moins que ne l'est la langue (p. 287).

Dans une optique plus wölfflinienne que diltheyenne, nous pourrions dire que les membres du Cercle s'accordent pour reconnaître que « la relation fondamentale de l'homme au monde détermine sa 'volonté artistique' et par conséquent le principe de construction lui-même de l'œuvre-objet ». (Medvedev [1928], 2008, p. 154). Qu'il s'agisse de comprendre l'émergence du roman chez Bakhtine ou les formes nouvelles du discours rapporté chez Volochinov, nous pourrions dire avec Medvedev que « nous

sommes en présence d'une nouvelle manière de voir et comprendre la réalité en même temps que d'une nouvelle conception du genre. Le genre éclaire la réalité ; et la réalité rend le genre compréhensible » (Medvedev [1928], 2008, p. 284).

Le rapport de l'énoncé au locuteur lui-même et aux autres partenaires de l'échange verbal ou l'expressivité

Si la notion d'achèvement recoupe en partie celle de *structure compositionnelle*, le rapport de l'énoncé au locuteur et aux autres partenaires de l'échange verbal permet de retrouver celle de *style* par le biais de l'expressivité du locuteur et des auditeurs à l'égard de l'énoncé. Une expressivité qui se manifeste avant tout dans « l'intonation expressive [qui] n'appartient pas au mot mais à l'énoncé » (p. 293). Une expressivité qui, pour Medvedev déjà, était l'incarnation la plus pure et la plus typique de la valorisation sociale (Medvedev [1928], 2008, p. 262-263), étant entendu que cette dernière serait aussi « l'élément qui unit la réalité matérielle du mot à son sens », (Medvedev [1928], 2008, p. 259) « le dénominateur commun à la forme et au contenu » (Medvedev [1928], 2008, p. 290). Une expressivité, une intonation expressive ou encore une « intonation valorisante purement *esthétique* », si l'on reprend la définition du jeune Bakhtine, qui renvoie à « la multiplicité des jugements de valeur du locuteur à l'égard du contenu de l'énoncé » (Bakhtine [1924], 1978, p. 77).

Par ce biais, il appert que Bakhtine lit la linguistique ou, plus exactement, la stylistique à rebrousse-poil, puisque c'est au tour des mots – et non plus à la forme compositionnelle – de révéler leur « subordination » au tout de l'énoncé.

En choisissant le mot, nous partons des intentions qui président au tout de notre énoncé, et ce tout intentionnel, et que nous construisons, est toujours expressif. C'est ce tout qui irradie son expression (plus exactement, notre expression) sur chacun des mots que nous choisissons et qui, en quelque sorte, inocule à ce mot l'expression du tout. Le mot, nous le choisissons en fonction de sa signification qui, en elle-même, n'est pas expressive [...] (p. 293).

Une déclaration de ce type est particulièrement intéressante pour le philologue car elle confirme que la primauté de la « voie inductive » (c'est-à-dire qui part des unités de détail pour se diriger vers des unités supérieures) prônée par Spitzer dans le cadre d'analyses philologiques rigoureuses est remise en question au profit de la « voie déductive » qui part d'une compréhension du tout et « comprend la signification des éléments par rapport à la place qu'ils occupent dans ce tout » (Vauthier, 2004a).

Mais le problème de la subordination des mots au tout de l'énoncé porteur de l'expressivité et du vouloir dire discursif se double d'un second problème que l'on peut rattacher à la *polyphonie*. Car si le mot de dictionnaire n'est pas porteur d'expressivité, il n'en va pas de même de celui que nous inscrivons dans notre discours et qui nous vient le plus souvent des énoncés individuels d'autrui. Celui-là, « il peut avoir préservé, à un degré plus ou moins grand, la tonalité et la résonance de ces énoncés individuels » (p. 295).

Or il n'y a qu'un pas à faire de la reconnaissance de la polyphonie de l'énoncé à celle du caractère *dialogique* de la *conscience* : « Notre pensée elle-même – que ce soit dans les domaines de la philosophie, des sciences, des arts – naît et se forme en

interaction et en lutte avec la pensée d'autrui, ce qui ne peut pas ne pas trouver son reflet dans les formes d'expression verbale de notre pensée » (p. 300), écrit Bakhtine en 1952 – mais on aurait tout aussi bien pu citer un fragment de 1934⁶. Et l'on ne s'étonnera pas, dès lors, de voir que les rapports polyphoniques qui se jouent entre les *mots neutres*, les *mots d'autrui* et les *mots à soi* à l'intérieur des frontières d'un seul énoncé, au sein duquel plusieurs voix commencent à résonner – dupliquant ainsi, de l'intérieur, le dialogue qui à l'extérieur existait entre mon énoncé et les autres énoncés de la chaîne discursive, fassent réaffleurier l'analogie des « rapports qui existent entre les répliques du dialogue » (p. 300).

Le fait que « l'énoncé *s'adresse* à quelqu'un, qu'il soit tourné vers l'*allocutaire* » (p. 303), le fait que « quand je parle je prends toujours en compte le fond aperceptif sur lequel ma parole sera perçue par le destinataire » (p. 305), voilà ce qui « déterminera le choix du genre de l'énoncé, le choix des procédés compositionnels et, enfin, le choix des moyens linguistiques, c'est-à-dire le style de mon énoncé » (p. 304).

⁶ Cette thématique, ce rapport langage / conscience (peu étudié jusqu'à présent) vertèbre très certainement la totalité des écrits du Cercle et traverse comme un fil rouge le long excursus de « Du discours romanesque » consacré au « thème de l'homme qui parle et de sa parole dans le courant idéologique de notre conscience » (Bakhtine [1934], 1978, p. 160). Bakhtine y aborde non seulement les deux modes principaux de transmission assimilante du discours d'autrui (« par cœur » et « avec nos mots ») mais aussi les deux catégories de la parole d'autrui (« la parole autoritaire » et « la parole intérieurement persuasive ») qui interviennent dans la configuration du devenir idéologique de l'homme. Pour des raisons évidentes de place, nous ne pouvons, dans le cadre de cette analyse, développer ce thème qui, en ultime instance, renvoie bien entendu à la relation complexe qui existe dans les écrits du Cercle entre polyphonie et dialogisme. En deux mots, disons toutefois que c'est pour éviter les connotations, pour ne pas dire les graves « malentendus » ou mauvaises interprétations – Ponzio parle de « fraintendimento » (1997, p. 5-13) – que charrie aujourd'hui le terme « dialogisme », plutôt lié à une conception du langage que de la conscience, que nous avons préféré parler de « caractère dialogique de la conscience » plutôt que de « dialogisme ». Selon Sophie Moirand, responsable de l'entrée « dialogisme » du *Dictionnaire d'analyse du discours*, il s'agirait là d'un « concept emprunté par l'analyse du discours au Cercle de Bakhtine, et qui réfère aux relations que tout énoncé entretient avec les énoncés produits antérieurement ainsi qu'avec les énoncés à venir que pourraient produire ses destinataires ». Si Moirand rappelle aussi que Todorov avait souligné que le terme s'est « chargé d'une pluralité de sens parfois embarrassante », elle ne dit pas que c'est cela même qui avait notamment poussé le critique à écarter ce terme au profit du néologisme « plus inclusif » d'intertextualité introduit par Kristeva (Todorov, 1981, p. 95). Faisant nôtre la lecture d'Augusto Ponzio, exégète italien des travaux du Cercle, il nous semble crucial de distinguer polyphonie et dialogisme. « Bakhtine utilise deux mots différents car il s'agit de deux choses différentes, qui ressortissent à deux plans différents : la polyphonie est une création artistique, une vision ; le dialogisme est l'aspect de l'homme et de sa vie que la polyphonie du roman a rendu visible » (Ponzio, 1997, p. 13, nous traduisons). Et Yves Clot, seul interprète, à notre connaissance, à comprendre comme Ponzio le *dialogisme* comme un déficit, une limite et non comme une richesse ou une prérogative, commentait cette citation en précisant : « On ne choisit pas de s'ouvrir à l'altérité dialogique. Elle nous affecte avant même de vivre et d'agir dans le monde. Elle est insupprimable. » (Clot, 2005, p. 40). Pour notre part, nous avons essayé de montrer pourquoi la relation « dialogisme-polyphonie » permet de comprendre certains « choix stylistiques peu orthodoxes de Bakhtine », étudiés à la lumière de la « pensée plagiaire » telle que l'ont ébauchée Michel Schneider et Paul Audi (Vauthier, 2008a).

Au terme de l'examen de l'énoncé nouvellement circonscrit comme unité de l'échange verbal, on retrouve ainsi les trois éléments mis en avant dans la définition de la première partie de l'article.

Achèvement n'est pas synonyme de conclusion, clôture ou fin

Nous souhaiterions pour conclure revenir brièvement sur l'idée d'« achèvement thématique » évoquée par le jeune Bakhtine dans le cadre de sa distinction entre forme architectonique et forme compositionnelle, puis par Medvedev dans sa définition du genre. En effet, le style plus direct du second vient de nouveau lever un coin de voile sur une notion clé que le premier avait déjà exposée « à un niveau métathéorique » (Peytard, 1995, 53) et, partant, de manière plus énigmatique, dans les textes de 1924.

En 1928, ce n'est qu'après avoir dégagé ce que tous les énoncés (quel que soit le champ de l'idéologie pris en considération, en ce inclus le langage pratique quotidien) avaient de commun, à savoir, la valorisation sociale, que Medvedev se penche sur ce qui fait la « spécificité de la construction artistique » et qui n'est autre que la notion d'achèvement.

Le genre représente un ensemble typique d'énoncés artistiques, ensemble essentiel, à la fois achevé et ayant trouvé sa solution. Ce problème de l'achèvement est l'un des plus essentiels dans la théorie du genre.

Qu'il suffise de dire que dans aucun domaine de la création idéologique, si ce n'est dans l'art, il n'y a d'achèvement au sens propre du mot. (Medvedev [1928], 2008, p. 277).

L'« achèvement au sens propre du mot » dont il est question ici est un « achèvement thématique, essentiel et objectif » ; il doit être distingué de l'achèvement compositionnel – également nommé clôture ou fin – qui est superficiel, subjectif, accidentel, voire conventionnel. Comparant différentes formes idéologiques, Medvedev écrit, par exemple : « La conclusion d'un travail scientifique a ce caractère conventionnel. [...] La science est unitaire et ne peut jamais être close. Elle ne se laisse pas décomposer en une série d'œuvres achevées se suffisant à elles-mêmes » (Medvedev [1928], 2008, p. 274). Ce qui renvoie directement à ce qu'écrivait Bakhtine en 1924 : « l'acte de connaissance ne compte qu'avec le travail d'une connaissance préexistante qui le précède, et n'occupe aucune position autonome à l'égard de la réalité de l'acte et de la création artistique » ; « *dans le monde de la connaissance il n'existe pas, par principe, d'actes et d'œuvres séparés* » (Bakhtine [1924], 1978, p. 43, italique de l'auteur).

En réalité, cette distinction entre art et science, entre art et philosophie, auxquelles on pourrait ajouter, bien entendu, celle entre art et acte, renvoie au désir de Bakhtine de situer l'esthétique par rapport à la cognition et à l'éthique. Si ces trois champs (du criticisme) participent de « l'unité de la culture », « les positions de la connaissance théorique, de l'activité pratique et de la création artistique vis-à-vis de cette réalité sont profondément différentes » (Bakhtine [1924], 1978, p. 42). Or, seule l'activité artistique, en fonction du matériau et de ses possibilités de combinaison (Medvedev [1928], 2008, p. 275), est susceptible d'achèvement ou de parachèvement.

Ce qui tient à la position unique que l'artiste – tout à la fois désintéressé et engagé axiologiquement – occupe dans l'accomplissement de l'événement artistique.

La forme esthétiquement signifiante est l'expression d'une relation substantielle au monde de la connaissance et de l'acte. Mais il ne s'agit pas de relation cognitive ou éthique : l'artiste n'est pas concerné par l'événement comme participant direct (car alors il serait connaissant ou agissant selon l'éthique), mais il occupe une position essentielle en dehors de l'événement en tant que contemplateur désintéressé, mais comprenant le *sens axiologique de ce qui s'accomplit* ; il ne subit pas l'événement, mais sympathise avec lui et y participe, car sans avoir, dans une certaine mesure, une attitude de participation axiologique, on ne peut contempler un événement en tant qu'événement. (Bakhtine [1924], 1978, p. 47).

Les notions de « contemplateur désintéressé » et de « participation axiologique active » sont essentielles pour pouvoir comprendre le travail de Bakhtine sur la relation de l'auteur et du héros, puisqu'un manque d'achèvement dans le chef de l'auteur ou du spectateur peut faire glisser une œuvre d'un genre à l'autre, par exemple, de l'art vers le biographique, de l'art vers l'histoire. Enfin, ces notions sont aussi utiles pour éviter un grave malentendu, vu qu'elles montrent clairement que si, dans sa fonction isolante, l'achèvement peut renvoyer à la « finalité sans fin » kantienne (Bakhtine va jusqu'à dire que « la forme esthétique [...] transporte le contenu sur un nouveau plan axiologique : celui d'une existence séparée et parachevée, sereinement refermée sur soi : le plan de la beauté », [1924], 1978, p. 47), son unité thématique – irréductible au langage – laisse entendre qu'il ne s'agit pas d'en arriver ici à défendre le caractère autotélique de l'œuvre mais bien son rapport intrinsèque à la réalité. Ce qui renvoie à notre définition du genre comme forme architectonique et à la spécificité de l'objet esthétique circonscrites en commençant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACHTIN, M. (1979), *Die Ästhetik des Wortes* (trads. R. Grüber & S. Reese), Frankfurt-am-Main, Suhrkamp.
- (1997), *Problemi dell'opera di Dostoevskij*, Bari, Edizioni dal Sud.
- (2004), « Das Problem der sprachlichen Gattungen », in *Die Aktualität des Verdrängten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert* (éds. K. Ehlich & K. Meng), Heidelberg, Synchron, p. 447-485.
- BAJTN, M. (1998⁸), *Estética de la creación verbal* (trad. T. Bubnova), Madrid, Siglo XXI.
- BAKHTINE, M. (1978¹, 1997), *Esthétique et théorie du roman* (trad. D. Olivier) Paris, Gallimard (Tel).
- (1984), *Esthétique de la création verbale* (trad. A. Aucouturier), Paris, Gallimard.
- (2003), *Pour une philosophie de l'acte* (trad. G. Capogna Bardet), Lausanne, L'Âge d'Homme.
- BRONCKART, J.-P. (1996), *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

- CLARK, K. & HOLQUIST, M. (1984), « Les cercles de Bakhtine », *Esprit*, 91-92, p. 120-127.
- CLOT, Y. (2005), « L'autoconfrontation croisée en analyse du travail : l'apport de la théorie bakhtinienne du dialogue », in *L'analyse des actions et des discours en situation de travail. Concepts, méthodes et applications* (éds. L. Fillietaz & J.-P. Bronckart), Louvain, Peeters, p. 35-57.
- DE MICHEL, M. (1997), « Introduzione. Bachtin e Dostoevskij. Tema con Variazioni », in M. BACHTIN, *Problemi dell'opera di Dostoevskij*, Bari, Edizioni dal Sud, p. 31-77.
- CHARAUDEAU, P. MAINGUENEAU, D. (dir.) (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- GENETTE, G. (1977), « Genres, "types", modes », *Poétique*, 32, p. 389-421.
- LÄHTEENMÄKI, M. (2005) « De l'interprétation des idées linguistiques de Bakhtine : le problème des textes des années 50 et 60 », *La quadrature du Cercle Bakhtine. Traductions, influences et remises en contexte* (éds. K. Zbinden & I. Weber Henking), CTL, 45, p. 169-202.
- MEDVEDEV, P. (2008), *La méthode formelle en littérature. Introduction à une poétique sociologique* (éds. et trads B. Vauthier & R. Comtet), Toulouse, PUM.
- MENG, K. (2004), « Zur Publikationsgeschichte von Michail Bachtins Text 'Das Problem der sprachlichen Gattungen' », in *Die Aktualität des Verdrängten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert* (éds. K. Ehlich & K. Meng), Heidelberg, Synchron, p. 443-445.
- PEYTARD, J. (1995), *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- PONZIO, A. (1997), « Dialogo e polifonia in Dostoevskij : come è stato frainteso il pensiero di Bachtin », Présentation à M. BACHTIN, *Problemi dell'opera di Dostoevskij* (1929) (introd., trad. et comm. de M. De Michiel), Bari, Edizioni dal Sud, p. 5-61.
- SÉRIOT, P. (2008), « Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine », *Linx*, 20, p. 227-254.
- STRIEDTER, J. (1971), « Zur formalistischen Theorie der Prosa und der literarischen Evolution », Introduction à *Russischer Formalismus. Texte zur allgemeine Literaturtheorie und zur Theorie der Prosa* (éd. J. Striedter), München, Fink, p. VI-LXXXIII.
- THOMSON, C. (1998), « Dialogisme, carnavalesque et psychanalyse : entretien avec Julia Kristeva sur la réception de Mikhaïl Bakhtine en France », *Recherches sémiotiques. Bakhtine et l'avenir des signes*, 18, p. 17-29.
- TODOROV, T. (1981), *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* suivi de *Écrits du Cercle*, Paris, Seuil.
- VAUTHIER, B. (2004a), « Bakhtine, théoricien de l'ironie ? De la forme architectonique aux formes compositionnelles », *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire, Ironie / parodie. 1. Réflexions théoriques*, 35/36, p. 137-171.
- (2004b), « Les phases décisives dans le développement de la pensée de Bakhtine. *K filosofii postupka*, premier chaînon de l'Architectonique de l'esthétique de la création verbale. (Révision et renversement du débat Husserl / Dilthey) », *Phénoménologie(s) et imaginaire* (éds. J.-P. Madou, R. Célis & L. Van Eynde), Paris, Kimé, p. 143-185.

(2008), « La poétique sociologique de Pavel Nikolaevič Medvedev », Introduction à Pavel N. MEDVEDEV, *La méthode formelle en littérature. Introduction à une poétique sociologique* (éds et trads. B. Vauthier & R. Comtet), Toulouse, PUM, p. 7-70.

(2008, à paraître), « Parole autoritaire ou parole intérieurement persuasive ? Théorie et pratique des 'influences' dans l'œuvre du Cercle dit 'de Bakhtine' », *Actes du Colloque Influences et Confluences*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

VOLOCHINOV, V. (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Minuit.

(1981), « Le discours dans la vie et le discours dans la poésie. Contribution à une poétique sociologique », in T. TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* suivi de *Écrits du Cercle*, Paris, Seuil, p. 181-215.

ZBINDEN, K. (2003), « Du dialogisme à l'intertextualité : une relecture de la réception de Bakhtine en France (1967-1980) », *Slavica Occitania*, 17, p. 207-224.